— « Et vous n'avez pas demandé d'explication à cet autre faux ami? »

— « Je ne l'ai jamais revu, » répondit-il. « Pendant que je me battais avec le mari, il se cachait en Italie, où la femme alla le rejoindre... C'était dans l'ordre. Son type voulait qu'il me trahît à un moment donné. Mais voici la chose étrange, incroyable. Cette seconde expérience n'acheva pas de me prémunir à jamais contre les hommes de cette espèce. Car j'en ai rencontré un troisième, il y a deux ans. J'ai été averti de nouveau. Je n'ai pas écouté le pressentiment. Ce fut pire. Vous m'épargnerez de vous dire le détail... Nous fréquentions tous deux dans une maison où j'aimais une jeune fille. Je l'avais présenté. Il est son mari aujourd'hui. C'était son droit. Il a su se faire aimer, n'en parlons plus. Cette troisième épreuve est un peu la cause que je vous ai connu, car c'est depuis lors que j'ai pris le goût du voyage... Seulement, je me suis bien persuadé qu'il y a, de par le monde, une race d'hommes avec qui je ne dois jamais, jamais être en rapport, sous peine d'en être aussitôt puni et du châtiment le plus cruel. Même après ce que vous m'avez dit sur les pressentiments et les ressemblances, vous ne me trouverez pas raisonnable, mais cette conviction est si arrêtée, chez moi, je l'estime si justifiée, que je préférerais voyager seul là-bas, aux montagnes de Moab et parmi les bandits qui les habitent, plutôt que d'aller, avec ce voyageur anglais, de l'hôtel au Saint-Sépulcre. Et voilà

d'où vient cette brusque résolution de départ, » conclut-il en me tendant la main : « Je vous remercie de ne pas me la faire regretter, en me continuant votre compagnie... »

II

Je suis bien sûr d'avoir transcrit cette conversation presque à la lettre, car je la notai pour sa singularité, le soir même, sur mon journal de route. Et je me rends trop compte, à distance, qu'elle semble en effet avoir été tenue par un homme peu raisonnable, et écoutée de même. Cette impression est rétrospective. Sur le moment, l'intensité de certitude empreinte dans ce discours l'emporta en moi sur toute ironie. Et pourquoi ne pas l'avouer? L'anomalie psychologique dont mon jeune compatriote m'avait fait la confidence, évidemment sincère, surexcitait en moi l'observateur, au point que je donnai sans aucun regret à mon drogman Joseph les ordres de départ pour le lendemain matin. A cinq heures, la première aube du jour nous vit défiler à cheval du côté de Bethléem, le drogman en tête avec son domestique Georges, puis Alfred Vincent et moi-même, et, pour clore la marche, deux Bédouins qui nous servaient d'escorte. C'est un marché fait avec les tribus nomades qui infestent ce bord du désert.

On paie cent piastres — ou vingt francs par jour — la fréquentation forcée, botte à botte, d'un ou deux de leurs représentants. Cette modique somme représente une prime d'assurance contre le brigandage, à laquelle les scheikhs les plus perfides font toujours honneur.

— « Il ne nous reste plus, » me dit Alfred Vincent avec un rire gai, « qu'à nous garer des coups de fusil des Européens. Car s'ils ne nous prennent pas pour des bandits, ils y mettront de l'indulgence!... »

Le fait est que nous avions , tous les six, d'abominables mines de rôdeurs de grand chemin : nos deux Bédouins coiffés d'étoffe sombre, le front ceint d'un *aghal* en poil de chameau, le torse drapé dans leur manteau rayé, trottaient sur des selles garnies de métal et d'effiloques; le harnachement de leurs chevaux étincelait de verroteries et le sérieux du désert ennoblissait leurs faces basanées où brillaient leurs dents blanches, où brûlaient leurs yeux noirs. — Le drogman, Alfred Vincent et moi, nous avions la tête enveloppée d'immenses *couffiés* de soie écrue; nos vêtements européens se dissimulaient sous des *abbas* flottants de laine blanche. — Georges, le domestique, avait endossé pour nous faire honneur un costume rapporté de Perse : veste bleue brodée d'argent, culotte bouffante de même nuance. Des bottines à élastiques sordidement éculées l'empêchaient seules de ressembler à un jeune prince des *Mille et une Nuits*. C'était un petit homme, tout

muscles et tout nerfs, chasseur passionné. A peine arrivé dans la campagne, il sauta à bas de son cheval dont il donna la bride à un Bédouin. Et le fusil en main, — une vieille carabine à capsules et à baguette, — il commença d'aller, de courir plutôt le long des bouquets d'arbres et des rochers tour à tour qui bordaient la route, ici faisant lever des alouettes, là des tourterelles, ailleurs des cailles. Le petit homme épaulait le vieux fusil d'un geste rapide. Le coup partait, la bête tombait. Où que ce fût, dans les avoines, au creux d'un ravin, sous les épaisseurs d'un fourré, le chasseur volait la ramasser, avec la certitude d'un chien sauvage que son odorat conduit. Il revenait fort honnêtement rapporter l'oiseau au drogman, qui enfouissait dans sa *courge* ce gibier, menu de nos futurs repas.

— « Ça, très joli... »

Telle était l'exclamation dont ce pittoresque Georges accompagnait cette remise du produit de sa chasse à notre factotum. Ce mot *joli* faisait d'ailleurs le fond de son français, et il revêtait dans sa bouche les significations les plus disparates. Je le revois, à un tournant de sentier, secouant de petites crottes noires dans le creux de sa main, puis les respirant avec un véritable flair d'animal, et je l'entends lire :

— « Ça, très joli. *Gazal*... »

Il avait distingué la fine odeur musquée de la gazelle! Une autre fois, comme nous avions croisé une bande racolée par la Compagnie Cook et

qu'il me voyait regarder le défilé de ces touristes, il s'écria, pour me détourner de ce spectacle, très médiocre, à son gré :

— « Ça... pas joli... ça... cavaliers!... là... là... » et il élevait la tête de ce geste qui indique chez les Orientaux la dénégation. « Ça cavalier! Non... Chameaux... »

Et ce même *joli* prit sur sa bouche de chrétien primitif une éloquence singulière lorsque dans la grotte de la Nativité, à Bethléem, il s'agenouilla devant l'autel avec une ferveur d'enfant, et il me dit en me montrant une image de la Vierge :

— « Ça très joli... ma mère... »

Ce fut si touchant, ce cri de foi naïve, prononcé sous l'œil indifférent des soldats turcs qui gardent cet endroit vénérable, que j'en oubliai cette tristesse navrante : ces conflits de rites déchaînés sous cette voûte où pria saint Jérôme, et que les Franciscains, les Arméniens, les Cophtes, les Pappas remplissent aujourd'hui de leurs misérables rivalités. Ce sont ces contrastes qui rendent ces voyages à cheval en Syrie et en Palestine si absorbants, si féconds en impressions toujours nouvelles, et l'on finit par y vivre dans le jour, dans l'heure, dans la minute. Vous ne pensez plus à ce qui vous préoccupait jusqu'à l'angoisse il y a un mois, il y a une semaine, il y a vingt-quatre heures. Aussi le nom de M. Robert Marshall, de cet inconnu à cause duquel mon compagnon avait quitté et m'avait fait quitter Jérusalem avec cette

hâte névropathique, ne fut-il prononcé entre nous que durant la première matinée. Rendu à lui-même, Alfred Vincent avait peu à peu et très naturellement repris ce doux scepticisme que je n'aime guère, sans doute parce que je le pratique trop volontiers. Mais j'oubliai cela aussi à mesure que nous avançâmes dans les vastes landes grises qui séparent Bethléem de Mâr-Saba et surtout devant ce couvent de songe, basse et petite construction féodale à deux tours, suspendue sur l'abîme où le Cédron coule, dans le plus farouche et le plus terrible horizon. Un pont-levis en défend l'entrée, crénelée comme au moyen âge. A travers les grilles des chapelles, on aperçoit des cryptes entières où blanchissent des amoncellements de têtes de morts, reliques des milliers de moines massacrés ici par Khosroès. D'autres moines, vivants, ceux-ci, avec des cheveux nattés et des barbes de patriarches, que l'on croirait échappés à la légende dorée, vous conduisent dans des grottes qui furent les cellules de quelque saint, il y a seize cents ans. L'autel, le lit, la table sont là, creusés à même la roche. Du haut des terrasses, on aperçoit la nappe de la mer Morte, bleue d'un bleu de métal, d'un bleu de chimère, sous le ciel, presque blanc d'ardeur brûlante. Par delà se dessine la ligne violette des montagnes de Moab, — et le désert!

Nous mîmes trois jours à gagner de la sorte Jéricho, ou, plutôt, le bouquet d'arbres entouré

de quatre masures en terre qui porte ce nom. Nous y arrivâmes, par un soir étouffant comme un midi. A partir du moment où nous fûmes descendus dans cette plaine du lac Asphaltite, creusée à plus de trois cents mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée, nous commençâmes de ressentir cette oppression physique où les poumons cherchent un air qui semble leur manquer toujours. L'énervement du kamsin, de ce vent qui roule dans sa chaude haleine une mortelle sécheresse prise aux sables brûlants d'Arabie, augmentait notre malaise. Nous étions donc assez énervés déjà, Alfred Vincent et moi, lorsque, vers les six heures, notre drogman nous montra du doigt, au loin, notre camp déjà dressé, et il nous dit :

— « Il y a six tentes au lieu de trois. Quelque autre voyageur se sera installé à côté de nous. »

Cette découverte de notre brave Joseph n'était pas faite pour égayer notre humeur. Les fréquentations forcées que de tels voisinages représentent, ne sont jamais très souhaitables au soir de ces longues étapes où l'on a besoin d'une absolue détente et de silence. Mais cette perspective d'un désagrément ne justifiait pas la véritable anxiété où me jetèrent ces mots prononcés par Alfred. Ils correspondaient à une vague idée qui venait de traverser mon propre esprit :

— « Que diriez-vous, cependant, si ces tentes étaient celles de ce M. Robert Marshall?... »

— « Quelle folie! » répondis-je en haussant les épaules.

— « Mais enfin, si c'étaient ses tentes? » insista mon compagnon. « Que diriez-vous?... »

— « Je dirais que cet Anglais est un chasseur enragé, ce que je sais déjà, et qu'il a voulu tuer le francolin, la grive sauteuse, la perdrix du désert ou le *cinnyris osea.* »

Cette innocente taquinerie — car c'était lui qui m'avait énuméré les noms de ces oiseaux rares — ne le fit pas sourire. Il me répondit en secouant la tête :

— « Hé bien! moi, je crois que je remonterais à cheval pour rentrer à Jérusalem cette nuit même... »

Je n'entrepris pas de discuter. Ces anxiétés imaginatives sont si contagieuses que celle-là me gagnait malgré moi. On n'entendit plus, pendant un quart d'heure encore, que le bruit des sabots de nos chevaux, en train de broyer les mottes herbeuses dont cette plaine est mamelonnée. Nous ne cessions de regarder les tentes. Leur masse blanche se précisait à notre approche. A un moment, nous pûmes voir qu'un cavalier se détachait du camp et qu'il s'avançait vers nous aux grandes allures de son cheval. Malgré les étoffes flottantes de son vêtement, ce n'était pas un Arabe. Nous le reconnûmes tout de suite à son galop réglé, qui ne ressemblait guère à la furieuse *fantasia* des Bédouins. Je pris ma lorgnette pour distinguer les traits de l'homme, sans y réussir. Je la passai à mon compagnon qui avait de meilleurs yeux que moi. Après quelques minutes, je cons-

tatai que sa main tremblait un peu. Son visage s'assombrit jusqu'à s'en altérer, et il me tendit la lorgnette à son tour, en me disant ces simples mots qui me firent battre le cœur, quoique l'hypothèse d'une excursion de chasse rendît cette rencontre assez naturelle :

— « *C'est lui.* »

— « Ce n'est pas possible, » répliquai-je en regardant à mon tour. Je savais cependant, à n'en pas douter, que mon compagnon ne se trompait point. Cette fois je reconnus distinctement la carrure hardie de l'Anglais, mon voisin de table de l'autre soir. Plus de doute. C'était bien sa face, bronzée et sanguine à la fois, son poil roux et ses yeux clairs. Mais l'aspect de ce hardi cavalier, à cette faible distance et dans le rapide élan de sa course, dégageait quelque chose de si sain, de si virilement martial et robuste que j'eus honte d'avoir partagé, fût-ce une seconde, les névropathies de mon compagnon. Je le lui dis, avec cette demi-sévérité de ton, sûr réconfort et pour celui qui l'emploie et pour celui envers lequel on l'emploie :

— « Vous n'allez pas attacher une importance tragique à ce hasard, n'est-ce pas, ni essayer de rentrer à Jérusalem, comme vous l'avez annoncé tout à l'heure? Vous avez besoin de repos, et vous tomberiez malade pour une autre nuit passée à cheval, voilà tout... »

— « Vous avez raison, » fit Alfred Vincent après une seconde de silence, « c'est de l'enfantillage et je resterai. »

Je voyais qu'il éprouvait, lui aussi, quelque honte de s'être montré si faible. Mais déjà M. Robert Marshall était auprès de nous, il nous saluait, et de sa voix, toujours douce, presque chantante, il nous disait :

— « Soyez les bienvenus à Jéricho, messieurs. J'ai su votre nom par vos moukres et j'ai tenu à vous demander tout de suite si vous me ferez l'honneur de dîner avec moi. Voici deux jours que je chasse et j'ai tué deux perdrix *heyis*. Vous ne pouvez pas quitter la plaine de la mer Morte sans avoir goûté à ce gibier. Il ne se trouve plus qu'ici. »

Que répondre à une invitation formulée de la sorte? Et devant la réalité de ce cordial et simple accueil, comment ne pas secouer la fantasmagorie des noires idées? Aussi ne fus-je pas étonné d'entendre mon compagnon, vers qui je me retournais afin de lui laisser la parole, répliquer par une acceptation. Visiblement il continuait de lutter contre ses nerfs, car au lieu de garder le silence, comme au premier soir de l'arrivée de M. Robert Marshall dans l'hôtel, il se mêla vivement à la causerie. L'Anglais nous interrogeait sur Mâr-Saba, où il comptait coucher le lendemain. Nous l'interrogions sur le Jourdain, où il s'était baigné le jour même. Il nous amusa beaucoup en nous racontant un mot de son guide. Cet homme, un Maronite comme notre Joseph et comme notre Georges, avait plongé dans le fleuve du Baptiste, en compagnie du voyageur, et en était sorti en lui disant :

— « Toi et moi, frères maintenant, — beau *bakchich*... »

III

Nous rîmes gaiement de cette variété inattendue dans le vaste genre des invites au pourboire, si bien que nous avions la mine, en arrivant au camp, de trois amis et non plus de trois camarades réunis par le hasard, qui ne se connaissaient pas huit jours auparavant, qui, dans huit jours, ne se connaîtront jamais plus.

— « Voyons, » demandai-je à Alfred Vincent quand nous fûmes seuls et chacun sur le pas de notre tente, « vous ne repartez plus pour Jérusalem? »

— « Vous n'êtes guère généreux, » me répondit-il, « et vous oubliez la perdrix *heyis*... »

Son accent avait été si naturel, que ce me fut une stupeur lorsque je le vis, vingt minutes plus tard, et comme j'achevais ma toilette, soulever la portière de ma tente, le visage de nouveau soucieux jusqu'à l'anxiété, et il me dit, sans autre préparation :

— « Eh bien! non! Vous penserez de moi ce que vous voudrez. Je n'irai pas dîner avec ce Marshall. Je ne veux pas. Je ne peux pas y aller... »

— « Que s'est-il produit de nouveau? » lui demandai-je, « vous étiez si calme tout à l'heure... »

— « Je me voulais calme, » répliqua-t-il, « je ne l'étais pas. Je l'aurais été d'ailleurs, que je ne le suis plus. Et cela suffit. Il y a quelque chose en moi, à cette seconde, qui me défend de me lier davantage avec cet homme. Mettons que ce soit une association d'idées, un souvenir de Lucien et des deux autres. Mais c'est ainsi, et je n'ai pas de raison pour passer outre, n'est-il pas vrai?... »

— « Vous avez pourtant accepté son invitation. Que lui dirai-je? »

— « Que je suis malade de fatigue. Je mangerai quelques conserves sous ma tente, et j'aurai dîné. D'être dans son voisinage m'a ôté l'appétit. *J'ai de nouveau l'avertissement.* Non, non. Je n'irai pas. Je vous donne ma parole d'honneur que je n'irai pas... »

Il sortit, en répétant ces mots, dominé par une si évidente exaltation que je n'essayai même pas de lutter contre ce qui me semblait maintenant la plus caractérisée et la plus bizarre des manies. D'ailleurs, un incident inattendu se produisit aussitôt qui m'eût interdit toute tentative de ce genre. Alfred Vincent ne m'avait pas quitté depuis cinq minutes que la portière livrait passage à Joseph le drogman et à son domestique Georges. Rien qu'à leur mine, je soupçonnai un malheur et je le leur dis.

— « Là! là! » fit le drogman en claquant de la

langue et hochant avec solennité sa tête coiffée du traditionnel *tarbousch*. Le chasseur costumé en Persan répéta : « Là! là! » comme s'il eût compris ma question. Ensuite, avec cette impassibilité dans l'inquiétude qui est un des traits de ces pays, le drogman reprit :

— « Georges vient d'entendre nos Bédouins causer avec d'autres Bédouins. Il paraît que le voyageur anglais a refusé le *bakchich*. »

— « Quel bagschisch? » interrogeai-je.

— « Celui que nous avons payé à nos deux hommes pour être protégés contre le scheikh d'ici... Le scheikh n'est pas content. Il a donné au voyageur anglais quarante-huit heures pour réfléchir. C'est la quarante-septième... »

— « Et alors? »

— « Et alors, il serait plus sage à lui de payer, » dit philosophiquement Joseph, qui ajouta : « Nous autres, nous n'avons rien à craindre. Le scheikh n'a jamais manqué à sa parole, mais si Votre Excellence parlait à l'Excellence anglaise, ce serait mieux... »

— « Vous ne pensez pas qu'ils oseraient l'attaquer cette nuit? » fis-je vivement. « Et je ne suppose point que vous ayez l'intention de rester inactifs, non plus que moi, si M. Marshall courait quelque danger?... »

— « Là! là! » répondit Joseph. « Le scheikh est puissant et Votre Excellence ne sera plus ici demain. Il vaudrait mieux que l'Excellence anglaise payât... »

Je compris que les deux hommes en savaient plus long qu'ils n'en racontaient. Depuis ces quelques semaines, j'avais fréquenté trop d'Orientaux pour entreprendre de faire dire à ceux-ci ce qu'ils ne voulaient pas dire. Dès l'instant que notre sûreté à nous paraissait garantie, grâce au versement de notre propre bagschisch, je pensai que le danger couru par notre voisin n'était pas immédiat. La mystérieuse confidence de Joseph signifiait sans doute que les Bédouins différeraient leur attaque contre le touriste réfractaire, jusqu'au moment où nous l'aurions quitté. Mais un homme prévenu en vaut deux, et je me rendis aussitôt auprès de M. Robert Marshall. Il m'attendait sous la tente-salon, où la table était déjà dressée, comme on fait dans ces haltes heureuses du soir, avec une profusion de fleurs qui sauvait la pauvreté de la vaisselle en terre de fer. Les bouteilles de champagne brut érigeaient leurs goulots hors d'un seau rempli, à défaut de glace, d'eau puisée à la citerne voisine. Trois escabeaux pliants étaient posés devant trois couverts. Je commençai, naturellement, par excuser mon compatriote.

— « A-t-il la fièvre? » me demanda l'Anglais, « je suis un peu médecin et si je peux le soulager?... »

— « Il n'a besoin que de sommeil, » répondis-je, « et moi j'ai à vous entretenir de quelque chose d'assez grave... »

Je n'eus pas plus tôt rapporté les propos tenus par Joseph, et les menaces du scheickh des Bé-

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA U. A. N. L.

douins, que le robuste garçon éclata d'un rire gai :

— « Moi, » s'écria-t-il, « moi, Robert Marshall, un gentleman anglais, payer à ces canailles cet impôt sur la peur! Jamais de la vie. Jamais... Qu'ils s'avisent de m'attaquer, je suis là. » Il fit le geste d'empoigner un des fusils suspendus dans l'intérieur de la tente. « Et j'ai mon Bridger avec moi. » Il me montrait son valet de chambre, un bouledogue à face glabre qui arrivait, portant une soupière couverte entre ses mains. Il ajouta dans sa langue : « Il paraît que les Bédouins veulent nous attaquer parce que nous leur avons refusé le bagschisch. Nous leur répondrons à coups de fusil. Qu'en dites-vous, Bridger? »

— « *All right, sir...* » répondit flegmatiquement le valet qui demanda, toujours en anglais : « Dois-je aller prévenir le troisième gentleman?... »

— « Non, » répliquai-je, « mais laissez son couvert. Il viendra peut-être tout à l'heure. »

Nous nous assîmes à table, M. Marschall et moi, et nous commencions de dîner, lui, avec la joviale insouciance d'un homme qui a chassé le tigre aux Indes, le lion en Afrique, l'ours blanc au pôle, risqué sa vie sous toutes les latitudes, et pour qui la perspective de tirer quelques balles sur quelques Arabes n'a rien que de divertissant, moi, avec la ferme résolution d'un convive qui prétend bien préserver son hôte d'un dangereux enfantillage. C'en était un que de se refuser davantage à un

impôt, après tout préservateur. Le brigandage, ainsi réglementé, n'est-il pas une des formes de la police? Sachant quelle importance les Anglo-Saxons attachent au motif civique, je comptais sur cet argument de la solidarité pour convaincre l'entêté personnage, et j'insistai sur le péril qu'un refus comme le sien risquait d'attirer sur d'autres touristes, au cas où les Bédouins souhaiteraient de faire un exemple :

— « Mais c'est tout le contraire, » répondit-il. « Je compte bien raconter tout haut à Jérusalem que j'ai visité Jéricho sans escorte, et comme il ne me sera rien arrivé, un autre Anglais fera comme moi, puis un autre. Quand les brigands sauront que l'on se moque de leurs menaces, ils les cesseront. C'est une honte que des civilisés payent un tribut à des sauvages... »

A la manière dont il avait prononcé à plusieurs reprises ces mots : « un Anglais, » j'avais senti frémir cet orgueil britannique qui a toujours eu le don de nous agacer, nous autres Français, et j'allais répliquer assez vivement, lorsqu'une détonation, suivie d'un hennissement terrible, jeté par un cheval et tout près de notre tente, nous fit sursauter :

— « On vient de blesser une bête, » dit M. Robert Marshall. « Ces lâches coquins sont comme les Irlandais. Ils se vengent sur les animaux. Ils n'oseraient même pas tirer sur un homme. »

A la minute même où il parlait ainsi, une seconde détonation résonna. Quelque chose passa

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA U. A. N. L.

par-dessus notre table en sifflant, si vite que nous vîmes seulement la flamme d'une des bougies se courber, puis ce fut comme une chiquenaude sur la toile tendue de la tente où un trou noir se dessina. Ce nouveau coup de fusil avait été dirigé sur mon hôte.

— « Ils m'ont manqué, » s'écria-t-il, et en même temps il soufflait toutes les bougies. « Vite, Bridger, à votre fusil, et tirez, sur le bouquet d'arbres, à droite. C'est de là qu'est parti le coup. Et voici pour garder la tente, » me dit-il, en décrochant un revolver de campagne.

L'*all right* sec du valet de chambre répondit, toujours flegmatique. Puis plusieurs détonations de fusil éclatèrent coup sur coup, qui, cette fois, avaient la sonorité d'un Purdy de première marque. Le maître et le serviteur tiraient au jugé, plus pour attester leur intention de se défendre qu'avec l'espérance de toucher un des bandits cachés dans les arbres. Ces derniers, d'ailleurs, ne ripostaient plus. Je faisais, moi, le revolver à la main, le tour de la tente, épiant si quelque brigand ne rampait pas de notre côté. Je fus interpellé par trois personnes qui s'approchaient, la lanterne au poing. C'étaient Alfred Vincent, le drogman Joseph et Georges.

— « Vous n'êtes pas blessé? » interrogea vivement mon compatriote.

— « Je n'ai pas même eu le temps d'avoir peur, » lui dis-je. Et c'était vrai que cette scène avait été trop rapide pour me produire une autre

impression que celle d'un rêve. Ce frisson de la peur, que l'immédiat danger n'avait pas éveillé en moi, j'allais l'éprouver avec une intensité si forte que je le ressens encore, après tant de jours, à me ressouvenir de cette scène.

— « Et M. Marshall? » me demandait Alfred Vincent.

— « Rien non plus. C'est lui qui tire ces coups de fusil. »

— « Il perd sa poudre, » dit Joseph. « Les Bédouins sont déjà loin. Je connais ces gens-là. C'est fini pour ce soir. Mais demain, s'il n'a pas payé, gare à lui. »

Tandis que nous échangions ces quelques paroles, nous étions rentrés dans la tente. Georges, le chasseur, avait élevé sa lanterne. Il la promenait sur la paroi pour découvrir la trace qu'avait dû laisser le projectile. Il poussa une exclamation et il nous appela. Nous aperçûmes en effet le minuscule orifice que la balle avait, dans la toile tendue, découpé comme à l'emporte-pièce. Alfred Vincent, alors, sans me dire un mot, s'assit sur le pliant préparé pour lui, devant son couvert resté intact, et, d'un geste que je verrai toute ma vie, il me montra que ce petit trou noir était juste derrière ses épaules. Assis là vingt minutes plus tôt, la balle le frappait en pleine poitrine.

— « Votre ange gardien vous a préservé, » dit le drogman, et il ajouta, témoignant ainsi du fatalisme musulman qui se mélangeait en lui au

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA U. A. N. L.

christianisme, comme chez la plupart de ses coreligionnaires du Liban : « Quand notre heure n'est pas sonnée, nous sommes toujours sûrs d'échapper. » Alfred Vincent était livide, et je ne doute pas que je n'eusse pâli moi-même, affreusement. Le simple passage de cette balle, à la place précise *où il aurait dû être*, — et à cause de cet étranger qu'il avait *reconnu*, pour prendre un de ses mots, — était plus effrayant, après ses confidences et ses hésitations, que ne l'eût été une blessure, même une mort. Pour ma part, je sentis que maintenant je ne pourrais plus accepter que ce M. Robert Marshall parlât seulement à mon jeune compatriote. J'appelai Joseph et lui dis :

— « Sais-tu combien le scheikh a demandé au voyageur anglais?... »

— « Trois cents piastres, » me répondit-il.

— « Cela fait trois napoléons... Les voici. Peux-tu te charger de les lui faire parvenir de sa part? »

— « Il suffit de les donner à un de nos Bédouins. »

— « Et s'il les garde pour lui? »

— « Là, là, » me répondit-il, comme un homme indigné que je pusse soupçonner un Arabe de trahison envers sa tribu.

— « Et s'il ne trouve pas le scheikh? »

— « Il le trouvera. »

Je comptai les pièces d'or au Maronite, et je lui intimai l'ordre de faire seller nos chevaux pour quatre heures du matin, le lendemain. J'in-

vitai Alfred Vincent à se reposer, et je me mis à la recherche de l'Anglais. Je le découvris qui rentrait d'assez méchante humeur, et à la froideur de son adieu, quand je lui annonçai notre intention de nous en aller dès l'aube, je ne doute pas qu'il n'ait pensé que nous voulions éviter de faire le coup de feu avec les Arabes. J'avais la conscience tranquille sur ce point, ayant garanti sa sécurité à son insu, et j'avoue que son opinion d'alors, et même d'aujourd'hui, me laisse très indifférent, tandis qu'aujourd'hui comme alors, l'idée d'une nouvelle rencontre entre ces deux hommes me fait frissonner de la tête aux pieds.

Cette rencontre ne s'est jamais produite. M. Robert Marshall est, à l'heure présente, fort tranquille dans sa maison de Kensington, et Alfred Vincent dans son appartement du boulevard Haussmann. J'admets d'ailleurs qu'il n'y a rien de surnaturel dans le détail des faits que j'ai racontés. Une suite de hasards suffit à tout expliquer. Pourtant, depuis cette époque, je ne suis plus jamais tenté de sourire lorsqu'on parle devant moi de pressentiments. Voici bien des années que le plus grand des contemplateurs de la vie humaine l'a proclamé, « *il y a plus de choses sous le ciel et sur la terre que n'en rêve notre philosophie.* »

Milan. Mai 1895.

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA U. A. N. L.